

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 16

Artikel: Lè z'âo âo merlâo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194235>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

en ferai pas mon compliment. Le cuir s'use déjà terriblement *et pourtant je ne les ai portées que dix minutes. Car si ma mémoire est bonne, je crois avoir pris un bain de pieds en oubliant de les retirer.* Peut-être est-ce là ce qui les a rétrécies. Néanmoins...

— Vous vous trompez, monsieur, finit par crier la patronne qui comprenait à quel fumiste elle avait affaire.

— Comment, je me trompe. Ah! je voudrais vous y voir. Vous êtes gais dans la cordonnerie. Peut-être n'avez-vous ni cors, ni œil de perdrix, ni oignons. Alors je comprends l'inaltérabilité de votre humeur. Pour moi, dont les pieds ressemblent à des cultures maraîchères, je ne cesserai de protester contre la ridicule étroitesse de ces bottines. D'ailleurs, je vais vous faire voir.

Et il commençait à se déchausser, quand les pâtisseries s'interposèrent à grand bruit. Des clients que la scène amusait, d'autres qui ne comprenaient pas remplissaient la boutique et attendaient la fin. Cette fin se manifesta sous la forme d'un agent, car Truchant, ne voulant rien ouïr, continuait à vociférer : « M'avoir vendu des bottines pareilles! Comment appelez-vous ce modèle-là : Bottines Borquemada? Bien nommé, mesdames, oh! que je souffre, que je souffre! »

— Ça n'est pas tout, ça, jeune homme, fit le sergent de ville, mais vous vous croyez dans une cordonnerie et vous êtes chez un pâtissier. Il faut vous en aller.

Alors Truchant, se levant brusquement :

— Allons donc, pas possible!!! Que d'excuses, mesdames. Ma vie entière pour réparer cette indécente méprise. C'est la douleur, voyez-vous. N'est-ce pas, monsieur, dit-il à l'agent, la souffrance des pieds vous rend fou : on ne sait plus ce qu'on fait. J'ai cru entrer chez le cordonnier d'à côté.

— Pour sûr, fit le gardien de la paix. Que j'ai des bottes qui, nonobstant, me font bougrement mal quand le temps est à l'orage. Allons, partons ; vous empêchez ces dames de travailler.

Et, processionnellement, l'agent, Truchant, ses deux amis et les consommateurs, tout le monde quitta la pâtisserie, pendant que les demoiselles, aux bavettes de neige, poussaient des soupirs de contentement.

Les parfums.

M. Roussel donne, dans la *Science illustrée*, d'intéressants détails sur les parfums et leur fabrication. « Ce n'est pas, dit-il, sans de longues et patientes recherches, qu'on est arrivé à produire un flacon de parfum pour un prix abordable, étant donnée la quantité produi-

gieuse de fleurs qu'il faut traiter pour obtenir un extrait quelconque.

Aujourd'hui l'industrie de la parfumerie est très florissante, et c'est par centaines que l'on compte le nombre des extraits qui entrent dans la composition des savons, eaux de toilette, huiles, pommades et cosmétiques. La production de la parfumerie française est d'environ 40 millions de francs.

La plupart des parfums usités communément proviennent du midi de la France, de Cannes, Grasse et Nice. A Cannes, se fabriquent tous les produits de la rose, de la tubéreuse, de la cassie et du jasmin. Nice produit la violette, Grasse, la rose. Enfin, de l'Italie viennent l'iris et la bergamotte; de l'Angleterre, la lavande et la menthe poivrée.

Grasse, Cannes et les villages environnants donnent annuellement 40,000 kilogrammes de roses. La quantité de violettes récoltées à Nice et à Cannes dépasse 25,000 kilogrammes, et les fleurs d'oranger comptent pour 435,000 kilogrammes, à Cannes.

On se sert de quatre procédés principaux pour extraire l'arome des végétaux : l'absorption, la macération, la distillation et l'expression.

L'absorption ou *enfleurage* est le procédé le plus généralement employé; c'est celui qui sert à Grasse. Sur de longues tables sont empilées les roses fraîchement cueillies. Des femmes ont pour unique occupation d'en extraire les pistils et les pétales, qui sont ensuite jetés dans des châssis sur le fond desquels on a répandu une couche de graisse. Les corps gras possédant la propriété d'absorber les principes odorants des plantes, au bout de 24 heures, au plus, tout le parfum en est extrait; les fleurs sont alors enlevées et remplacées par d'autres. On obtient ainsi une espèce de pommade d'où l'on extraira le parfum.

Pour la *macération*, on fait couler sur les plantes, renfermées dans des appareils, une certaine quantité d'alcool, qui dissout le parfum.

La *distillation* ne peut s'appliquer qu'aux fleurs renfermant un parfum volatil et inaltérable par la vapeur d'eau sous l'influence de la chaleur. On traite ainsi les fleurs d'oranger, de mélisse et de menthe.

Le procédé par *expression* ne s'emploie que pour les plantes riches en essences (restes d'oranges, limon, citron, bergamotte).

L'essence de roses est le parfum le plus répandu en Orient, où on l'emploie à tous les usages. C'est en Turquie, près de Kizanlick, au pied des Balkans, que se fabriquent les neuf dixièmes de l'essence de roses consommée dans le monde entier. Le prix en est assez élevé; elle se vend couramment 1200 fr. le kilogramme.

Pour l'obtenir, on remplit de grands vases en terre avec de l'eau, dans laquelle on immerge une quantité considérable de pétales de roses. Ces réipients sont exposés au soleil pendant six ou huit jours. Dès le commencement du troisième jour, on voit se former à la surface de l'eau une écume huileuse, que l'on recueille avec un petit bâton garni de coton à son extrémité. C'est la précieuse essence de roses que l'on verse dans des flacons, et qui, dans cet état, est livrée au commerce.

Il est très facile de préparer soi-même une eau de roses, excellente pour la toilette et possédant de précieuses qualités thérapeutiques pour les yeux. On met une couche assez épaisse de corolles de roses très odorantes sur un linge fin tendu sur l'orifice d'un vase. Après avoir recouvert le tout de quelques feuilles de papier blanc, on pose, par dessus, un pot à chaufferette, plein de braise allumée, produisant une chaleur moyenne. L'eau de roses, par ce moyen, s'épure avec le temps, passe goutte à goutte au travers du linge et tombe dans le vase.

Lê z'áo ào merião.

C'est on bio afféré d'étré bin éduquâ et dè savâi dévezâ coumeint on lâivro; mà dâi iadzo que y'a, clião fignolets vo diont dâi z'afférés qu'on ne lâi compreind gotta, et s'on a pas l'esprit d'avâi on estiua, on passé po d'âi fotiès bêtès.

Djan Tacon étâi amodieu et tagnâi montagne. Passâvè tot lo tsautein, du la montâie tant qu'à la Saint-Déni, pè lo tsalè, po fèrè la toma et lo cèré, tandi que sa fenna restâvè pè l'hotò po servi lè pratiquès, kâ Tacon étâi ein mémo teimps fretâi et carbatier et tagnâi onna pinta dein lo veladzo.

On dzo que dou monsu dè pè la vela, que fasonlè tsachâo, passâvont perquie, l'eintront dein la pinta po bâirè oquiè et po sè repètrè on bocon, kâ quand faut travaissâ lè prâ, lè tsamps ein sémorè, lè tsamps laborâ, lè terreaux, lè z'adzès et lè bossons po corattâ clião tsancrès dè lâivrès que vo font quasu adé faubon, on ramassè la fan, kâ l'est épouâireint dè vairè cein qu'on tsachâo sè pào einfatâ dein lo pètro.

Quand furont dein la tsambra à bâirè et que l'eurent tapâ po demi-pot, la fenna à Tacon vint po servi.

— Peut-on avoir quelque chose à manger, se l'âi firont?

— Oh bien, voilà! que oui! se le pond.

— Avez-vous des œufs?

— Oh! à votre service!

— Eh bien, apportez-nous un demi-litre et préparez-nous six œufs au miroir.

La fenna soo ein sè gratteint la bérretta et ein sè deseint : « Que dâo diablo volliont-te? qu'est-te que cein pào bin ètré que dâi z'âo ao meriâo? Dein ti lè cas, n'est ni on matafan, ni on omeletta et ni dâi z'âo dè Pâquiè. Vo z'einlèvâi avoué voultron meriâo! »

Adon le va trairè lo demi-litre ein ruineint à l'affèrè, et lào fâ, ein poseint la botolhie et lè verro su la trablia :

— Je suis bien fâchée si je peux pas donner les œufs comme ces Mossieu ont dit; mais mon mari est revenu seulement l'autre jour de la montagne, et il a oublié notre miroir dans le chalet.

La somnambule.

Lausanne, 18 avril 1894.

Monsieur le rédacteur,

Je lis dans la *Feuille d'Avis* certaine annonce qui me rappelle une petite histoire assez plaisante.

C'était en 1881. Je visitais le tir fédéral de Fribourg avec un de mes amis, excellent garçon, mais parfois un peu naïf et superstitieux. Eperdument amoureux d'une charmante Lausannoise, il se désespérait devant l'opposition infléchissable des parents de celle-ci, qui ne voulaient, en aucune façon, entendre parler d'un tel mariage.

Disons tout de suite que le jeune homme était un simple employé de commerce, sans autre fortune que son travail, et que la jeune fille appartenait à une famille riche.

Tout en parcourant ensemble la place de fête, mon ami me racontait ses chagrins : « Si je ne puis l'épouser, me disait-il avec exaltation, je ne me marierai jamais!... Je quitterai le pays, je... »

A ce moment, nous passions devant la baraque d'une somnambule. Il me prit vivement le bras et ajouta :

— Tiens ! il y a longtemps que je désirais consulter une somnambule, tu en riras tant que tu voudras.

— Comment ! tu en es encore là, fis-je d'un air étonné, tu crois encore à ces bêtises?...

— Pas si bêtises que ça.

— Eh bien, va... ou plutôt, non... je veux en tâter aussi, ça m'amusera. Attends-moi, je passe le premier.

Je m'avançai, une jeune fille écarta le rideau et je me trouvai en face de la prophétesse.

« Madame, lui dis-je, écoutez-moi bien, je n'ai que quelques instants. Il y a là un monsieur, amoureux fou d'une demoiselle, dont il est également aimé; c'est une adoration mutuelle, quoi ! Il la veut à tout prix, et jure qu'il n'en épousera jamais d'autre, etc., etc.

Je lui esquissai tous les faits principaux de ce roman, et lui dépeignis exactement le costume de mon ami afin d'é-

viter toute méprise. « Donnez-lui de l'espoir, ajoutai-je, car je crois qu'avec de la persévérance, il verra ses vœux exaucés... Il va de soi que je ne vous ai rien dit. »

Une sébille, placée sur une petite table ronde, contenait plusieurs pièces de 2 francs, tombées des mains d'âmes innocentes. J'y jetai la mienne et sortis.

— Eh bien, dis-je à mon ami d'un ton très sérieux, je dois avouer que cette femme m'a dit des choses qui m'ont réellement étonné... A ton tour maintenant. Je t'attends ici tout près.

Un quart d'heure à peine s'écoula et je vis revenir notre amoureux la figure épanouie. Il s'appuya sur mon épaule et me dit à l'oreille : « Mon cher, c'est merveilleux, c'est surnaturel!... Elle connaît tout ce qui m'est arrivé, elle connaît tout, absolument tout!... « Mais prenez patience, m'a-t-elle dit en terminant, vous n'aurez pas d'autre femme que celle-là; c'est écrit dans votre destinée. »

Ce brave garçon était au troisième ciel ! Dans l'expansion de sa joie, il avait mis 4 francs dans la sébille!... Il y aurait volontiers vidé son porte-monnaie. Je ne l'avais pas corrigé de sa naïveté, c'est vrai, mais je lui avais refait un peu de bon sang, j'avais mis fin à ses désespérances. La vie lui souriait maintenant. Et quoi qu'il en soit de cette innocente plaisanterie, j'ai le plaisir de vous dire que, l'année suivante, mon ami a épousé celle que son cœur avait choisi.

Telle est, mon cher rédacteur, cette petite histoire que j'ai destinée au *Conteur*. Faites-en l'usage qui vous conviendra, et croyez aux meilleurs sentiments de votre fidèle abonné.

Nœud bleu ou nœud rose.

Porto-Novo, 20 décembre 1892.

(FIN.)

Le lendemain, en effet, Georges recevait la carte annoncée; mais, le soir du jour suivant, comme, après deux heures passées à sa toilette, il attendait Paul pour partir, on lui remit un billet de son ami ainsi conçu :

« Mon cher Georges,

« J'ai le regret de ne pouvoir t'accompagner chez Mme Bertin. Un lord, grand amateur, ou plutôt grand acheteur de tableaux, de passage à Paris, doit venir visiter mon atelier ce soir; il veut voir l'effet de certains paysages aux lumières. Pour une fois que l'occasion me tend son unique cheveu je ne peux pas le laisser s'échapper. Pardonne-moi donc si je te fausse compagnie. D'ailleurs, il n'y aura que demi-mal; les parents préférèrent que je ne te présente pas aujourd'hui, ils veulent rester libres et n'ont rien dit à leur fille, désirant te voir d'abord. Ils te reconnaîtront à la fameuse balafre, et toi, tu reconnaîtras la jeune personne à un nœud bleu, fiché dans ses cheveux blonds. Cela me semble mieux

en effet; tu seras plus à ton aise et tu pourras déployer tous tes avantages. Donc, vogue la galère, et qu'elle t'amène au port ! »

« Ravissante ! mon ami ! Ravissante ! s'écriait Georges le lendemain matin, en faisant irruption dans l'atelier du peintre.

— Que t'avais-je dit ? Je suis bien aise que tu sois de mon avis. Raconte-moi comment les choses se sont passées.

— Voilà. A dix heures et demie, heure militaire, j'entre dans le salon. Tout de suite je reconnais la jeune fille que tu m'avais décrite...

— Tu avais mis ton uniforme, ainsi que je te l'avais recommandé ?

— Ma foi ! non ; cela m'était sorti de la mémoire.

— Quel étourdi !

— Qu'est-ce que cela fait, puisque j'ai triomphé tout de même ?

— Voyons.

— J'ai donc, comme je viens de te le dire, reconnu tout de suite la jeune fille.

— Cela fait honneur à mon talent de peintre.

— Ce petit nœud rose surtout, caché dans les boucles de sa chevelure...

— Rose ? Tu veux dire bleu !

— Non, non, rose, parfaitement rose; tu ne te rappelles plus : c'est toi-même qui m'as dit... mais rose ou bleu, qu'importe ?

— Pourtant, je suis sûr...

— L'orchestre préludait une valse; je me précipite vers le nœud rose, je l'invite et j'ai le bonheur d'être agréé. Elle valse à raviguer, mon ami; un talent dont tu ne m'avais pas parlé.

Paul leva les épaules d'un mouvement qui signifiait : Dame ! je ne savais pas.

— Après la valse nous avons causé.

— Ah bah !

— Oui, causé longtemps.

— Et elle cause bien, M^{lle} Marie ?

— Elle ne s'appelle pas Marie, mais Thérèse, ce qui est infiniment plus joli.

— Ah ça, qu'est-ce que c'est que ce grabuge ?

— Du grabuge ?

— Je te dis que la jeune fille dont je t'ai parlé s'appelle Marie.

— Et moi je te dis qu'elle s'appelle Thérèse...

— Quel imbroglio as-tu fait là ?

— Il n'y a pas d'imbroglio. Pourquoi son nom ne serait-il pas Marie-Thérèse ? N'est-ce pas la mode à présent d'avoir deux noms accolés ?

— Au fait, c'est possible ! Et tu dis donc que Mme Ledru t'a laissé causer avec sa fille.

— Qui ça, Mme Ledru ?

— Mais la mère de ta future !

— Elle est orpheline.

— Orpheline ! Elle n'est pas orpheline du tout, elle a père et mère, bien vivants et, même, ne paraissant pas avoir envie de mourir de si tôt.

— Et moi je te dis qu'elle n'a plus de parents; que son père, qui était capitaine comme moi, est mort quand elle était toute petite; que sa mère ne lui a survécu que peu de temps et qu'elle a été élevée par une vieille tante.

— Mais nous pataugeons, mon ami, nous pataugeons !

— Nous pataugeons ?